

Manuscrit de
Madame Branchu
artiste de l'Opéra



Je suis effrayée de la tâche pénible mais nécessaire qui m'est imposée. Des larmes amères effacent bien des encreux de mon triste cœur; la Douleur me fera suspendre des détails auquel plus tard je serai ramenée; Des redites, Des longueurs, point d'ordre, tout cela fatiguerait l'attention d'un lecteur ordinaire, mais ma narration s'adresse à l'orateur éloquent à l'homme sensible que le ciel m'a fait trouver dans mes Desastres: Il pardonnera, il préférera même le défaut d'art en faveur de la vérité.

Mon père Américain, Descendait d'une famille honorable dans laquelle la loyauté et les vertus étoient héréditaires, il fut envoyé en France pour son éducation, et fort jeune il fit les Campagnes de honneur comme volontaire sous son père et sous les ordres de M^r le comte d'Estaing. Lors du bouleversement de St. Domingue, il perdit sa fortune, et afin de pouvoir élever convenablement sa famille il reprit du service.

Mes parents malgré leur gêne qu'ils croyoient passagère soignèrent autant que possible, mon éducation; sans crainte cependant qu'elle fut jamais me servir de ressource. On m'accordait une excessive facilité; j'avois surtout beaucoup d'envie d'apprendre; j'attendois les leçons avec impatience, je les desirois avec ardeur, elles étoient pour moi plus qu'une partie de plaisir pour les autres enfants, je travaillais jour et nuit. Ajoutez à cela une imagination très vive, une soif des arts que mon père lui même cultivoit et aimoit avec passion. Il étoit entouré des plus grands artistes du temps, qui se firent un plaisir de développer par leurs conseils et quelques leçons d'amitié les heureuses dispositions que je tenois de la nature. Jeus le bonheur de profiter de la concours de circonstances au delà même de tout espoir: à neuf ans j'étais déjà très bonne Musicienne, et d'une force extraordinaire, pour mon âge, sur le piano.

Mes parents ne le bornèrent pas à cultiver ces séduisantes facultés ils firent germer, en moi, de bonne heure les principes d'honneur, et ceux de la religion - sans lesquels il n'est point de félicité parfaite. Je me fais gloire de les avoir suivis toute ma vie. ils m'ont donné la force le courage, et la résignation - nécessaire pour supporter les affreux malheurs qui m'accablent

Depuis plusieurs années.

J'étais à peu près dix à onze ans, lorsqu'un ami de la maison, qui s'appercut
-voit que j'avais une belle voix, ce dont on ne se doutoit nullement. Il en fit
part à mon père qui se mit à rire et plaisanta sur cette découverte. Maman
persista dans son dire, et pour se venger de l'incrédulité paternelle, me fit
Chanter en Castille et lorsqu'il en fut temps me fit entendre à mon père lui
même qui fut dans le raisonnement, j'eus amende honorable à l'amitié et
Donna mille nouvelles leçons à son enfant. Sa sollicitude pour moi son
idolâtrie, qu'on me pardonne le mot, sembla s'accroître encore. Cette année
là, on me mena au théâtre Feytaud pour la première fois. J'entendis l'immortelle M^{lle}
Sic, je vis en exalté de douleur et de bonheur. Le temps lui-même n'a pu effacer
cette profonde impression. par tout, à toute heure, j'écoutais les airs que j'avais
entendus par cette admirable actrice. N'ayant jamais quitté la maison paternelle
les grands talents qui m'apparaissoient pour la première fois entourés de tout
les prestige de la scène, je les déifiais, j'aurais voulu me prosterner devant
eux, ils me paroissoient des êtres surnaturels. Je ne pensais, je ne visais que
par l'espoir de m'illustrer un jour comme eux, afin de rendre à mes parents
la tranquillité et l'aisance.

M^{lle} Goulet conseilla à mon père de me présenter au Conservatoire où
mon éducation devoit être perfectionnée. J'y fus admis après un examen dont
le résultat enflamma plus que jamais ma jeune ambition. pour professeur de
Chant on me donna M^{lle} Richet et Bay; pour l'accompagnement M^{lle} Riget,
et pour la Déclamation M^{lle} Dugazon. vint ensuite M^{lle} Gasat qui depuis
mes débuts jusqu'au moment où la mort le ravit aux arts me cessa de me
prodiguer ses leçons et ses conseils précieux.

Dans la Déclamation mes progrès furent tels que mon professeur reçut
l'ordre de ne me la faire travailler que secondairement car pendant qu'il
parloit de me faire débiter aux Français, les directeurs de l'établissement
me destinoient pour l'opéra. A quelque temps de là, j'obtins le 1^{er} prix du
Chant et celui de Déclamation. fidèle à mon but d'être utile à mes
parents je donnai des leçons de harpe et de piano; mais comme j'étais fort
jeune, ma mère n'osant me laisser aller seule me faisoit accompagner
par une femme sœur qu'il falloit payer, ce qui diminuoit beaucoup mes
honoraires. Cette fatigue à laquelle je n'étais pas accoutumée nuisoit.

à ma santé qui finit par s'altérer. M. et M. Gorné et meubler le furent. M. et M. Gorné
à ma mère, et la sollicitèrent de leur permettre de me présenter aux Nations
de ce temps, depuis fondus dans le théâtre de ce lieu. mon père étoit absent
alors, ma mère lui en écrivit; mais elle n'obtint qu'un refus absolu.
Cependant ma santé déclinant de plus en plus, les M. Gorné s'adressèrent plus
pressans auprès de ma mère, et s'y prièrent si bien qu'ils lui persuadèrent
qu'ils obtiendroient le consentement de mon père. Soit faiblesse maternelle
soit crainte de tout, je fus entendus d'abord au théâtre ensuite à l'opéra où je fus
engagée, avec appointement un an avant de députer. en qualité d'élève admise
au traitement de deux apprenus mon répertoire. Mais n'ayant jamais quitté ma
mère j'avois contracté l'habitude d'une réserve si timide que lorsqu'on me faisoit
l'épître mes vœux je n'osois pas me lever et paroissais froide. Dès ce moment on
sembla n'espérer de moi que comme chanteuse à l'exception de M. Gorné
qui combattoit de toutes ses forces une pareille préention. Passant sous silence d'autres
détails de cette nature relatif à mon éducation dramatique j'arrivai à la permission
que j'obtins de mon père et qu'il accompagna de ce grand mot que je n'ai
jamais oublié et qui après bien des années retentissent encore dans mon cœur et
dans ma mémoire: « Tu connois mon amour pour toi, tu es ma vie mon idole:
« eh bien j'aimerais mieux te brûler la cervelle que de te voir déshonorer mes cheveux
« blancs. Souviens toi toujours de ton père »

Je lui promis de ne jamais m'écarter du chemin des vertus qu'il m'avoit
enseignées et fait chérir. Je lui promis de faire sa gloire et son bonheur, je lui jurai
d'honorer ma profession et ma vie. Je lui ai tenu parole quand à ma réputation
de fille, d'épouse et de mère, sur l'autre point, il me m'appartient pas de me
juger moi même, j'en appelle aux articles nous en décider.

Je me mariaï à 17. ans, je dus à mon mari le bonheur le plus parfait. Je fus
quelques fois à genis de l'envie, de la jalousie des méchans, mais l'entrée dans mon
intérieur, j'y trouvais l'oubli de ces passagers contrariétés dans les affections et l'ent-
tantes caresses de mon mari. Je jouissais de la considération des gens de bien, je
pouvais descendre dans mon cœur avec sécurité sans y trouver ni honte ni remords
mes jours s'écouloient dans une félicité que je croyais ne devoit jamais finir il
étoit hors de la puissance des méchans de troubler la paix de ma conscience, de temps
en temps je pouvais faire un peu de bien, soulager quelques infortunés, qu'aurais-je
pu désirer encore?

Mais hélas ces temps de bonté passèrent rapidement et comme un songe
pout faire place à une époque où tous les genres de calamités ont semblé se réunir
et se liquer pour empoisonner mes dernières années: j'ai perdu successivement et
de la manière la plus cruelle tout ce qui m'étoit cher, j'ai été et je suis un
échantillon de toutes les souffrances humaines, ce qu'on va voir par la suite. De l'
événement.

Mon père étoit encore dans la force de l'âge lorsque, par suite d'un anévrisme
au cœur, j'eus la douleur de le perdre 17. jours avant d'accoucher de ma fille
dont l'arrivée en ce monde semble avoir été marquée par la fatalité qui la poursuit
aujourd'hui. existeroit-il donc des êtres désignés par le sort pour souffrir sans
relâche? mon désespoir fut violent; mais j'étais entourée d'êtres si chers à mon
cœur, je trouvais tant de bonheurs à nourrir moi-même ma fille, qu'à mal
regrets cuisans succéda peu à peu une mélancolie douce et supportable. Déjà
je respirais de ce choc terrible lorsque mon mari fit une maladie de dix huit
mois que déterminâ la sortie d'une balle qu'il avoit reçu à l'armée et qui
étoit restée 17 ans dans son cerveau. Il se rétablit en apparence pendant quelques
mois; mais cette balle avoit lésé l'organe et je m'aperçus avec douleur qu'il y
avoit absence totale de raisonnement: les médecins ne me laissèrent même aucun
espoir de guérison. Que devois-je faire dès lors? Dire adieu aux distractions, aux plaisirs
bruyans, aux sociétés qui pouvoient me détourner des soins que l'état de mon
pauvre branchois exigeoit, c'est ce que je fis; je me dévouai toute entière à son
infortune, j'y trouvais des charmes si j'ose m'exprimer ainsi. Branchois dans le
qu'il avoit conservé du sentiment de l'existence n'étoit troublé par rien, il étoit
heureux dans le cercle de facultés qu'il conservoit, et ce bonheur il me le devoit,
mais à côté de cette consolation, j'éprouvais une grande peine, celle de lui voir
dissiper nos économies.

Cet être excellent, ce père d'âge, qui, peu avant, ne pensoit qu'au bien-être
de sa famille ne vivoit plus que dépenses toutes plus exagérées les unes que les
autres et qui se renouvelloient pas seulement chaque jour, mais à chaque instant du
jour. toutes ces dépenses au reste étoit pour moi, j'étais, à mon tour, l'unique
but de ses pensées; il vouloit disoit-il, me surprendre agréablement. Il m'aché-
toit des landaux, des calèches, des chersaux, me louoit des appartemens de St-
J- et 6 mille francs nous avions une maison sise au fond de l'impasse
d'Argenteuil; pendant un temps il voulut la vendre, il l'offroit à vil prix à

toutes les personnes qu'il voyoit: a cette vie qui me chagrinait et dont je tâchais de
faire l'ombrage doucement le danger, en succéda une autre nouvelle. mes observations
l'avoient convaincu que je tenais a notre maison, il passa d'une extrémité a l'autre,
il commanda une grille en fer pour condamner l'entrée de l'imposte et ne laissa ainsi le
passage qu'à moi seule. Déjà les ouvriers avoient posé la porte lorsque j'en fus instruite par
la police qui intervint par un contre ordre. en attendant il me falloit, par de continuel
sacrifices, appaiser les vendeurs pour les engager a reprendre les objets commandés par mon mari.

Mes amis d'arais gardé ceux qui s'avoient pleurés, me conseilloient de le faire
interdire, je leur savais qu'il de leur sollicitude pour moi, j'excusais dans ma raison,
tous leurs arguments pour vaincre ma résistance, je consentais avec eux du délabrement
de ma fortune qui n'étoit pas à moi seule et dont je frustrais mes enfans mais au fond
de mon cœur ma résolution de ne point céder à de pareils conseils s'affermissoit de plus
par la pitié filiale de mon fils aîné. il avoit alors 16 ans, il étoit en âge de
raisonner, il me justifioit dans mon refus de prêter l'oreille aux conseils de la
prudence. C'est ainsi que mon fils, au dessus de son âge, s'efforçoit d'avancer
d'aborder sa mère des faiblesses de l'épouse. Mais puis-je même à présent
m'accuser de faiblesse? mon mari et moi nous nous étions promis de nous soigner de
nous consoler mutuellement, de ne jamais nous abandonner, Dieu avoit reçu nos
sermens, ils ont été tenus.

J'ai dû que mon mari devoit heureux pour son état, en effet n'éprouvant aucune
espèce d'inquiétude, sa santé corporelle me laissoit un air à désirer et sembloit s'accroître
en raison de l'affaiblissement du moral. mais cette amélioration apparente ne fut que
de courte durée, ou plutôt cet accroissement momentané de forces le conduisit à des
crises violentes d'apoplexie dont il fut fréquemment atteint versant les six dernières années
de sa vie. ce fut alors seulement que je reconnus qu'il pouvoit exister un malheur au dessus
de celui que j'éprouvais, la perte de mon époux cher! Je passais les nuits dans des angoisses
mortelles, toujours prête à réveiller du monde s'il survenoit une attaque, car il falloit alors
quatre personnes pour le remuer et le placer convenablement dans son lit. Les nuits il a la
conscience, c'étoit des scènes déchirantes, mais d'une autre nature, et qui prenoient leur
source tantôt dans la reconnaissance de mes soins pour lui, tantôt dans des sentimens
religieux. ce qui suit, plus parois bien d'autres souvenirs, domosa une série de tourmens,
des supplices que j'éprouvais.

Une nuit à la suite d'une crise violente, il fut retiré tout le monde à l'exception
de ma nièce qui avoit voulu passer cette nuit là avec moi, auprès de son oncle, il nous

regarda l'une et l'autre d'un air solennel et auquel nous n'étions pas accoutumées; puis comme inspiré par une idée surnaturelle, il nous demanda avec autorité une Douzaine de bougies pour les allumer et les fit placer circulairement sur son lit; ensuite s'étendant comme dans une bière il nous fit reciter des prières. il fallut obéir à travers nos sanglots mal étouffés, sous peine de déterminer une crise nouvelle.

Pourroit on qu'au milieu de cette abyme de douleurs je continuais mon service à l'opéra et que je ne l'ai interrompu totalement, et ce pour six mois seulement, qu'à l'époque où je perdis mon malheureux enfant. triste condition que la culture d'un art ou, bien souvent, le cœur déchiré et tout sanglant, il faut enfonçant des larmes qui vous étouffent, appeler le sourire sur ses lèvres et faire paraître la joie dans l'âme des spectateurs!

Henry. C'était le nom de mon fils bien aimé, devoit de terminer son éducation, il quitta le collège pour entrer dans la maison de commerce d'un de ses oncles manufacturier en Alsace, lorsqu'il tomba malade le mardi gras de l'année 1818. il mourut entre mes bras le 28 mai suivant. O mon Henry toi l'espérance et la récompense de ma vie, toi qui aurais protégé ta sœur, toi qui aurais reporté dans la société le nom de ton père, toi qui adorais ta mère, comme elle même adorait ses deux enfants, si tu n'us pas le temps de connaître la perversité de ce monde méchant, tu connus hélas tous les tourmens de la douleur! jamais maux plus violents n'assallirent une constitution plus jeune et plus vigoureuse; jamais la vie ne lutta d'une manière plus déchirante contre la mort, et toi avec une patience admirable, une bonté Angélique tu cherchais encore à consoler ta mère. O mon fils le dernier vœu de ton cœur ne put être exaucé, ta mère est et sera toujours inconsolable!

Dans ces cruels moments le ciel double mes forces, je restai un mois entier sans me coucher passant continuellement du lit de mon mari dont les attaques redoublaient à celui de mon fils dont le corps étoit si souffrant qu'il ne pouvoit supporter le touché d'une main autre que la mienne. huit jours d'agonie terminèrent cet épouvantable supplice. J'arais étourdi les médecins par le surcroît de forces que j'étais déployée, ils en restèrent muets et étourdis, on trouva, vous savez d'énergie me dirent ils un jour? C'est le secret de toutes les mères leur répondis-je et aujourd'hui c'est aux mères que je m'adresse pour apprécier tout ce que j'eus à souffrir, et tout ce que je souffre!

Mais je l'assurai, ma raison à son tour sembla s'altérer. après ce coup de foudre je restai morte, stupide, sans douleur, incapable de prendre le moindre

1787

aliment; en un mot; et sans figure, me nourrissant ^{uniquement} de mes larmes et de mon horrible Desespoir. Ce fut alors que cette Divine Religion, dont je dus la pratique à mes parents, vint peu à peu ramener le calme dans mon âme. toutes mes pensées se tournèrent vers le Dieu de bonté qui m'avoit soutenu tant d'assauts. une voix intérieure me disoit souffre et patiente, et j'allois à l'église St. Roch, et j'y passois une partie du jour en Contemplation, et jamais je ne quittais l'église sans avoir reçu mon benoît dont le regard se portant alternativement sur moi et sur le ciel m'indiquoit que la Celeste Demeure nous leueroit un jour. encore en ce moment je n'entends jamais à St. Roch sans éprouver un sentiment plus que religieux.

Mais ma tâche sur la terre n'étoit pas encore finie, mon mari réclamoit la continuité de mes soins, et Pamela, si à plaindre aujourd'hui, cette enfant que je nourris lors de la perte de mon père, je sentais que sa présence m'étoit indispensable. Je la retirai de chez la respectable Dame Sauson à qui j'avois confié son éducation et qui lui prodigua pendant huit ans les soins les plus touchans. C'est à cette vertueuse institutrice que ma fille doit les principes de Religion et d'honneur qui consolent fortifient et font supporter les peines de la vie. Je ne trouve pas d'expressions pour rendre ce que mon cœur ressentoit vivement pour cette excellente amie, cette seconde mère à la quelle je dois les vertus modestes et la résignation de ma Pamela. Cet hommage que je paye à M^{me} Sauson ne doit pas aller jusqu'à elle, mais c'étoit un besoin pour moi d'acquiescer en en parlant le tribut de ma reconnaissance.

On conçoit facilement que toutes mes affections maternelles furent se concentrer sur mon unique enfant et que ces affections aillent jusqu'à la faiblesse. rappelant à ma mémoire les moindres contrariétés que mon benoît avoit éprouvées dans son enfance, et pour-quoi, grand Dieu, pour nourris Titot, je ne pourrais voir pleurer Pamela. Je l'avouerais même à ma confusion, si elle n'avoit pas voulu travailler, je n'aurais pas eu la force de la contredire. heureusement les germes de son éducation avoient fructifié, et sa tendresse pour moi. Surpassant son propre faiblesse, elle s'aperçut que ses progrès seroient ma consolation, le travail de son benoît son seul plaisir.

Mais quelle tâche pour elle que celui de continuer de mes larmes! le spectacle l'affecta tellement que sa santé en fut altérée. elle eut comme moi un déluge de larmes, une tristesse insurmontable au lieu de nous consoler mutuellement, nous aggravaions par les réflexions les plus sombres les douleurs dont nous avions contracté la cruelle habitude. Mais elle si jeune encore, devoit elle être ainsi en proie au malheur? un tel état ne pouvoit durer, la nature à cet âge demande des développemens qui ne peuvent

expirés avec les Chagrins: ma fille tomba tout à fait malade d'une fièvre qui, pendant des huit mois, se craignait à tout moment pour ses jours.

Arrivé au 3 novembre 1824 époque où je perdis son père, ainsi que l'on va en juger, des circonstances particulières semblaient s'être ~~constamment~~ constamment attachées à mes malheurs comme pour les aggraver encore. C'est lorsque j'allais donner le sou à ma fille que je perdis le meilleur des pères. C'est dans la nuit d'une fête que me fut enlevé le plus tendre comme le plus cher des maris. Je m'explique.

Depuis la mort de mon fils, je n'avais souffert chez moi aucune réunion de plaisir: je ne voulais pas que mes amis m'offussent un bouquet le jour de ma fête, le jour là je le consacrais à la Douleur, et j'allais répandre des larmes et des fleurs sur la tombe de mon Henry. Ma fille dont le désir semblait aller toujours croissant conceut le projet de me fêter, elle en fit les préparatifs secrets avec une joie qui me surprit en elle et dont j'ignorais la cause. Des amis me la firent connaître, et non seulement me conseillèrent de ne pas contrecarrer un désir qui annonçait de la part de Pamela un retour à de nouvelles idées, mais encore de feindre l'étonnement lorsqu'il en seroit temps de ne pas dîner chez moi, et de ne rentrer que lorsqu'on viendrait me chercher dans une maison d'amis dont on convint. Je me résignai, toutefois encore après m'être assurée de la santé de mon mari qui depuis un an étoit à Montmartre dans la maison de M^{lle} Blanche cependant par un jour ne se passoit sans que je visse mon pauvre Branchu, tous les deux jours on l'amenoit dîner chez Caroline, et le jour intermédiaire Caroline alloit le voir, j'y fus donc le matin du jour de ma fête. Il étoit si bien que nous nous promenâmes ensemble dans le jardin. Je lui dis que c'étoit ma fête, il me cueillit une fleur se lui fit à mon tour un bouquet et je me le quittai, sans le moindre pressentiment fâcheux. Je m'pressai ensuite de faire dire chez moi que je ne rentrerais pas pour dîner, et c'est pendant cette fête, cette première réunion depuis que je pleurai mon fils, qu'une mort soudaine m'enleva mon ami, le père de mes enfans, l'homme qui malgré la perte de sa raison, avoit conservé pour moi toute la mémoire du cœur, qui m'ouvroit la bouche que pour me bénir, ne me tendoit les bras que pour me presser avec larmes contre sa poitrine, et auquel il échappoit quelquefois des mots si touchans qu'ils attendrissent ceux qui les entendoient. Ce ne fut que le lendemain que

J'appris cette porte douloureuse et accablante.

Cet événement fut loin d'opérer dans ma fille le changement d'état que son projet de
 fête sembloit annoncer. Le médecin me conseilloit sans cesse de la marier: Je le desirais vivement,
 car je sentais mes forces diminuer et je serois de l'âge de la laïque, à 16 ans, eût-elle
 la terre. Souvent je lui en parlais, mais elle me répondoit qu'elle ne vouloit pas se marier,
 qu'après moi elle espéroit n'avoir besoin de rien que dans tous les cas si elle étoit
 destinée à cet affreux malheur, elle se retireroit dans un couvent où elle attendroit que
 Dieu veuille avoir pitié d'elle. C'est dans cette résolution qu'elle refusa tous les partis qui
 lui furent offerts. Cependant le médecin ne cessoit de me répéter, mariez-la, pauvre
 mère, autrement vous aurez encore beaucoup à souffrir, mais que pouvais-je contre sa
 volonté? Un jour une de mes amies confidente de mes peines, et qui les adouciroit en
 les partageant, me parla d'un jeune homme qui venoit de débiter, et dont je connoissois
 un peu la famille. J'accueillis cette perspective avec empressement: mais ajouta mon amie,
 il n'a pas de fortune, absolument rien. Qu'importe répondis-je, s'il venoit jamais à
 bout d'avois de l'amour il lui restera du moins un sentiment de reconnaissance qui me
 répondra de son amitié, et la dessus ma trompeuse imagination me me représentoit plus
 que les mots d'honneur et de loyauté. Mais il falloit l'approbation de ma fille que pour
 aucune puissance humaine je ne voulois contredire. Instruit par le passé, nous nous
 gardâmes bien de risquer une proposition qui n'auroit pas manqué d'amener un nouveau
 refus mais nous concertâmes plusieurs tentatives, plusieurs entretiens qui sembloient durs au
 hasard, et nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que ce plan avoit réussi. Les deux
 jeunes gens s'aimoient, ou plutôt le jeune homme signoit d'aimer car comment
 expliquer autrement la conduite qu'il a tenue depuis?

L'espoir d'un avenir heureux pour ma fille fut être qui me retenoit à la vie,
 renouvelloit pour ainsi dire mon existence. à mesure que le moment approchoit je me
 sentais enaître. L'impatience de mon gendre futur s'urpassoit jusqu'à mes desirs,
 il me remercioit avec un tel air de vérité, que je voyois déjà en lui un ami, un
 soutien pour ma vieillesse, un second fils: une seule inquiétude me restoit, je
 craignois que ma fille, ~~peut-être~~ ne rompit par un étour sur elle même, cette trame de
 bonheur que j'avois pris tant de peine à tisser. J'étais fortifiée dans cette crainte
 par des marques d'inégalité dans son caractère, par les bouderies dont quelquefois elle
 accueillait les soins de son prétendu, au reste cette inégalité d'humeur, aussitôt après
 le mariage, se plaça à une tendresse et à des prévenances qui m'étonnoient moi même.
 lorsque je me trouvois seule avec ma fille je lui faisois des représentations sérieuses, mais

elle m'embrassoit en riant; et n'attachant aucune importance à son étourderie que je jugeais plus sévèrement: laisse moi, disoit elle, profite de ce dernier moment de liberté, tu verras qu'il prendra la revanche, alors tu le sermoneras à son tour. Pardon enfant elle ne croyoit pas prophétiser si vrai! mais, je l'avoue, cette légèreté dans ma Pamela, me piquoit, et plusieurs fois il m'échappa de la reprendre en présence même du jeune homme, alors il me disoit: « De grâce maman, ne vous sâchez pas, vous me feriez prendre en grippe. Et je desirais une cause de contrariété, Pamela comme de m'aimer, car elle m'aime, elle a m'aurait tête, c'est possible, ajoutoit il en souriant, mais elle a un excellent cœur, elle est si bonne si jeune, tout cela n'est qu'enfantillage tenez, regardez la, vous le voyez, vous même » Les démonstrations de son attachement me rendoient heureuse. Douce illusion! Devais tu être si cruellement si promptement effacé!

Enfin M^r le père vint me dire pour son fils la demande de la main de ma fille. Lorsque je voulus traiter la question d'intérêt il me répondit: mon fils n'a rien, il ne doit rien exiger; votre cœur maternel en fera toujours trop, je le sais d'avance; mais en honnête homme, je vous recommande une chose, c'est de ne pas laisser Auguste maître absolu de la dot. il est jeune, il a beaucoup d'ostentation, il pourroit aller trop vite. mais cet Auguste, que son père définissoit en partie quoiqu'en le ménageant beaucoup on vient de voir avec quelle adresse il avoit su s'emparer de mon esprit et de mon cœur. Je me rappelle que quand il survenoit quelques nuages entre son père et lui, ce qui étoit assez fréquent, je le défendois et me jectois ardemment de son côté. M^r le père poussa à bout me disoit alors: mon fils est millionnaire, il vous caresse, mais vous le connoîtrez bientôt, vous verrez qu'il n'a pas les qualités que votre âme lui prête. &c.

loin. D'être déconcerté par de pareilles accusations le fils quand nous étions seuls, se jectoit à mes pieds, me lepetoit qu'il adoroit ma fille, et moi, moi crédule, j'accrois tout cela et me desirais comme lui que la signature du contrat.

Mais il étoit écrit que j'aurois des yeux pour me rien voir. lorsque j'en parlois c'étoit des obstacles imprévus, des papiers qui manquoient, que sais je, des états singuliers, on temporisoit pour être bien sûr du cœur de ma fille, sachant que cette considération suffiroit pour me déterminer à tous les sacrifices qu'on avoit en vue.

Enfin on en vint aux clauses du contrat, dont le père me se mettait plus, mais ce n'étoit plus comme précédemment une aveugle confiance de la part des parents du futur, on ne s'abandonnoit plus à ma générosité, il s'agissoit encore bien moins d'en reprimer l'élan, le parent du jeune homme, le même qui l'a pris en pension depuis 6 mois qu'il abandonne la femme, et qu'il lui fait éprouver les plus cruels

11
OPERA

levers sans traitement, le même parent qui vient, dit on d'acheter à vil prix le trousseau, le mobilier, d'une valeur de plus de 25,000^f. enfin tout ce que j'ai donné, ce parent, dis-je, apporta alors une exigence si insolente, que sans le chagrin de Pamela, sans les paroles de médecine qui retentissaient sans cesse à mon oreille, et dans mon cœur, j'aurais tout rejeté. Mais j'avais déjà tant fait, tant consenti, qu'il m'était difficile de reculer, surtout pour des choses d'intérêt, des discussions d'argent. on le savait très bien. Je fis cependant quelques observations et je remis ma décision à huitaine. pendant cet intervalle je voulais connaître à fond les réflexions de ma fille. elle pleura beaucoup, et le jeune homme s'enveloppant du manteau de l'obéissance et affectant un dégoût sincère de tout intérêt personnel, parut plongé dans la plus profonde tristesse.

Au bout de trois jours Pamela vint me dire qu'elle ne ferait jamais que ma volonté, que si les sacrifices que l'on exigeait de moi me paroissoient exagérés, elle me priait de ne pas les consentir. qu'elle renouoit dès ce moment au mariage, parcequ'elle sentoit qu'elle n'aimeroit jamais un autre qu'Auguste; quelle me réclamoit de ma tendresse que? Je ne me quittes jamais, qu'elle étoit résolue à vivre et mourir près de moi. en me tenant ce langage, les larmes la suffoquoient les miennes s'y mêloient. Je pressai ma fille dans mes bras je la bénis, j'appelai sur elle les bontés célestes, et consentant à l'union je donnai plus qu'on ne m'avoit demandé. J'étais exaltée, fanatisée, hors de moi, j'avais soif de jouir de leur bonheur, je voulais qu'ils me le fussent tout entier, sans partage, que pas tout, dans les plus petits détails, ils reconnoissent la main et le cœur d'une mère, qu'ils trouvassent en entendant en ménage toutes les jouissances de la vie. Je voulai leur maison comme la mienne en objets d'utilité, d'agrément, et de goût, trousseau, mobilier, bijoux, cachemires, dentelles &c. &c. tout cela me coûta 30. mille francs. J'ajoutai une dot de 100 mille francs placés à 6 p 100. et cent francs par mois pour ma fille, la continuation de son maître d'écriture et de celui de piano dont elle avoit besoin pour se perfectionner. le jour de la célébration du mariage on auroit été embarrassé de dire de qui j'étais la mère, ou de Pamela ou d'Auguste, je lui donnai à lui comme à ma fille une bourse d'or que j'avais faite moi même; ma sœur donna à sa nièce un billet de banque qu'elle partagea avec son mari; et tout ces bienfaits, je comptais en recevoir mille fois le prix dans le bonheur de ma fille auquel étoit attaché le mien.

Bientôt je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ce gendre d'abord et le soumis et si caressant avoit joué la comédie par amour pour l'argent. Le fut par moi qu'il commença ses mauvais procédés, dès qu'il fut bien décidé que je quittais l'opéra.

Je n'avois, non pas ma fille qui ne me parloit jamais de son intérieur, et à laquelle

Je m'abstenais, pour cause, de faire des questions à ce sujet, je savais par le concierge de l'Hotel que M^r le fibre avoit des dettes, que ses créanciers venoient souvent le demander. plusieurs s'adresserent à moi. Je leur répondis que M^r le fibre ne cachoit pas, qu'ils devoient être rassurés, et que s'il leur étoit du quelque chose ils seroient certainement payés. Je gardais pour moi les tristes confidences, et n'en parlais ni à l'un ni à l'autre. Quand ma fille me demandoit de l'argent, ce qui lui arrivoit souvent, je ne lui en refusais pas, je lui en donnois plus ou moins; Dans certains moments, j'avois l'air de prêter pour en faire l'adieu deux jours après. Nonobstant tous ces sacrifices ma fille restoit chez moi triste et renuise quelques-fois ses yeux encore rouges indiquoient des larmes recentes, le mari, lui, étoit maussade, contenté mal à l'aise. Malgré quelques efforts pour cachier ce changement j'appercevois la réalité, le prime brillant de mon imagination avoit disparu. On avoit pu tromper, séduire, fasciner ma bonté, mais le cœur d'une mère ne se meprend pas sur les maux de sa fille.

Les sacrifices que j'avois faits pour son établissement joins à la cessation de mes services à l'opéra, me faisoient la loi de chercher dans mon état, une amélioration dans ma fortune et d'adoucir par une tournée dans quelques départemens les privations auxquelles je venois de me réduire. Mais avant de quitter Paris, je recommandai à des amis honorables, aussi sage qu'éclairés de veiller sur mon enfant et de me tenir au courant de tout ce qui se passeroit, ils me le promirent, et je partis avec l'espérance que liés à eux même les jeunes époux s'entendroient, et que les nuages subitement élevés disparaîtroient en aussi peu de temps.

Mais six semaines s'étoient à peine écoulées que j'appris que tout alloit au plus mal. Ce qui me prouva une marche calculée, une combinaison réfléchie dans ce qui est arrivé, c'est que dès le commencement de son mariage, M^r Auguste prit soin d'éloigner de ma fille nos anciens amis, gens sages et respectables dont la position dans le monde et les conseils étoient d'un prix infini. à leur place il invita ses élèves, des enfans des théâtres de l'ambigu et de la gaîté, j'aime à croire à leur honnêteté, mais ce qui est certain c'est que leur éducation laisse beaucoup à désirer. J'eus à ce sujet une seule altercation avec M^r Auguste, je n'obtins rien de satisfaisant; cependant les principes dont ma Pamela est pénétrée, la pureté de son âme, la rectitude de son esprit me rassurèrent, j'attendis avec sécurité que le temps et l'expérience ouvrissent au mari les yeux sur le choix de cette étrange société.

Il comble de médisances et d'outrages étoit un piège affreux! le croiroit on, le mari lui-même s'en servit pour répandre les bruits les plus atroces, il ne tint pas un mot des horreurs qu'il invente, mais il veut les faire croire et cela lui suffit.

Malheureux avec vous donc oublié sitôt le temps où vous faisiez la cour à Pamela?

avez vous oublié, et l'étonnement et le ravissement que vous venez me témoigner en me rendant compte de ses réponses naïves et ingénues? Ne premier, vous pas plaisir à venir, en secret, voir avec moi de sa candeur et de son innocente enfance, de son heureuse ignorance, de son stupide étonnement sur les choses même les plus simples, et comment quelle devoit à l'attention que j'aurais prise de ne la mener jamais au théâtre! Allez, M., on ne franchit pas si facilement et en un instant la distance énorme qui sépare la vertu de l'assiduité.

Dans le commencement des plaintes de M^r. Auguste et lorsqu'il n'en étoit encore qu'à des reproches vagues mes amis m'écrivirent pour m'engager à faire quelques efforts sur le caractère d'enfance de ma fille sur la suite inséparable de ma faiblesse pour elle, sur sa tête légère, inconsidérée, sur ses enfantillages en un mot, mais aucun n'attaqua un seul instant sa conduite, et ses principes; ce fut précisément l'objet des plaintes du mari qui les éclaira sur sa fausseté et son hypocrisie.

Voilà donc le prix de mes sacrifices et de mon amour! C'est par des accusations odieuses, épouvantables, qu'un gendre, que je n'ose qu'à peine payer mes bontés, ma tendresse, et puisqu'il faut le dire, les biens sous lesquels j'ai fait disparaître son dénuement! après à tel franchi les faibles appointemens que, comme débutant, il avoit à l'époque de son mariage, à peine sa profession. lui a-t-elle fourni les moyens de subsister, qu'il a la barbarie de refuser le pain à l'épouse qui lui apporte l'aisance, qu'il a l'indignité de réduire à une seule robe la femme qui lui apporte un trésor immense, payé ses dettes, et l'habille. O ciel étoit-ce là ce qu'il m'avoit juré quand le lui disois, en le pressant sur mon-coeur, le doux nom de fils! amie ingrate et dénaturée, c'est par des perfidies, par des outrages qu'il a répondu au don que je lui ai fait de ma vie, car ma fille est mariée tout entière. Mais un tel triomphe ne peut durer, il offense le ciel, il indigne la société, la société et le ciel me vengeront. le feu sous et caché de la calomnie que vous avez attisé, seulement pour nuire, il faut qu'il fette des flammes, qu'il éclairé la vérité, qu'il consume le mensonge, qu'il réduise l'importune en cendres, et retombe, en brûlant, sur le coupable.

Supplément :

J'ai dit que j'avais pris quelques amis respectables de villes sur le feu-ménage et de me tenir au courant de ce qui s'y passerait pendant mon absence de Paris, ce qu'il feroit, mais les manières hypocrites de M^r Auguste qui cherchait dès ce temps à précéder la séparation qu'il méritoit, ajoutèrent trop facilement foi aux torts qu'il alléguait de la part de sa femme, je crus qu'elle méritoit mes reproches, tandis qu'en paix avec sa conscience elle gardait un profond silence sur les troubles de ménage, que sa tendresse extrême pour son mari lui faisoit supporter avec résignation.

Cette tactique réussit parfaitement au mari, elle fut le motif des leçons sévères que je crus devoir adresser à ma fille dans mes lettres ou j'épargnerais avec intention les torts qu'on s'étoit plus à lui donner, afin de les lui faire plus facilement absoudre, lettres dont la duplicité de son mari voudrait aujourd'hui se faire une remonte elle ! à plus forte raison la calomnie trouva-t-elle un trop facile accès auprès du monde qui s'ouvre prend plaisir à accueillir, rapporter, empoisonner, propager, les soupçons les plus méchants, j'ai presque dit à les exciter et à les grossir. Lorsque M^r le frère se crut suffisamment soutenu par les mensonges calomnieux qu'il avoit accumulés contre sa femme, il résolut de s'en séparer et de l'obliger à le demander elle-même.

Il s'accabloit de grossières, d'injures, lui répétoit continuellement qu'il ne pouvoit plus la souffrir, qu'il seroit trop heureux d'être débarrassé d'elle qu'il s'en irroit plus la voir &c. &c. ma fille d'autant plus malheureuse qu'elle aimoit tendrement son mari, n'opposoit, le plus ordinairement à ces indignes traitements qu'une résignation muette et sombre malgré la vivacité naturelle de son caractère. toutes les fois son courage l'abandonna, égarée, hors d'elle-même par des tourmens aussi affreux elle quitta la maison et vint se réfugier dans mon appartement (que j'avais laissé à leur disposition pendant mon voyage) elle fut accompagnée par la tante de son mari, et le jeune enfant de cette même tante, (enfant dont ma fille avoit pris soins et qu'elle élevait) Nos amis cependant parvinrent à opérer un rapprochement, et ma fille résignée aux mauvais procédés, aux tourmens qu'elle s'attendoit bien à supporter encore, retourna vers le toit conjugal. Aussitôt, et chaque fois ils devinrent plus insupportables, il accabloit sa malheureuse femme, des actes de violence, de mépris et de haine les plus affreux, qui la réduisirent au plus horrible desespoir.

OPERA
B.N.

ce fut alors ^{qu'accablée} ~~qu'abandonnée~~ par les exécrations des plus vives, Des plus cuisantes Douleurs, elle paroit perdre de vue ses principes de religion, et la tendresse pour sa malheureuse mere; elle tenta de s'asphyxier.

en rapportant cette horrible circonstance une sueur froide glace mon sang, je vis saisi d'un frémissement d'horreur, et la plume me tomba des mains. O mon Dieu: quoique ce soit pour moi un devoir de révéler toute la vérité, je n'ai pas la force de répéter tout ce qu'on m'a dit depuis mon retour sur la manière dont se conduisit M^r. Auguste en ces sinistres moments. Je n'ai pas vu comme ceux qui m'en ont parlé l'expression de sa physionomie lorsque la malheureuse victime ne donnoit aucun signe de vie, ni cette surprise plus étrange encore, mais que je me dispense de caractériser autrement, lorsqu'elle revint à l'existence. encore une fois je n'ai pas vu j'étais absent, le ciel m'a fait la grâce de me dérober ce spectacle horrible, épouvantable, affreux. Oh combien je voudrais que le compte qui m'en a été rendu put être exagéré! accablée de la femme de cruautés inouïes, se plaignant de l'inhonneur autant qu'il est en lui, dissipet son bien, lui refuse le nécessaire, jouit de ses pleurs et des dépouilles d'une mere qui a tout sacrifié pour le bonheur, l'établissement de son enfant, ce sont des crimes sans doute; mais cependant ce n'est pas la mort, la mort avec toute ses horreurs, avec ses convulsions, son agonie. Oh bien, la victime étoit là, elle n'avoit pas 18 ans, et lorsqu'enfin elle fut rendue à la vie, aucune impression ne se manifesta sur la figure immobile de son mari qu'elle appelloit de la main et des yeux: Oh mon Dieu! donnez moi la force de ne pas croire à une telle infamie!

Il n'y avoit pas une heure que j'avois reçu à Marseille la nouvelle de cette odieuse catastrophe, que déjà j'étais en route n'emportant d'autre vêtement que celui que j'avois sur moi. Je brulai la route jour et nuit, et j'arrivai à Paris, mon enfant heureusement étoit sauvé. l'un de mes amis: l'état de cette personne, dans le monde la considération dont il jouit, lui ont donné depuis longtemps un grand ascendant sur moi. un homme sage, il en profita pour me calmer, il me dit que tous ceux qui connoissent le mariage de ma fille sont bientôt revenus des torts que son mari avoit cherché à lui donner auprès d'eux, et que M^r. Auguste a force d'exagération et de contradiction portait dans tous les esprits une triste considération contre lui-même, qu'il espéroit que de ce dernier exécrément, tout funeste qu'il étoit, il en résulteroit au moins le bien qu'il auroit à l'avenir de meilleurs procédés pour la femme, que le calme paroïtroit devoir se rétablir qu'il falloit que je m'abstinsse de prendre le parti de ma fille, parceque mon appui pourroit servir de prétexte contre la réconciliation à laquelle ils travailloient, qu'il qu'il falloit même lui laisser ignorer mon arrivée, et m'en retourner sans avoir vu quique ce

soit, dans la crainte que ma fille s'appréhendât, à courir dans mes bras et voulu plus me
quittes. quelque soulagement que il me fut de suivre un pasil conseil, Dieu me soutint et
j'en eus le courage en songeant que le sort de ma pauvre fille en dépendait, je pleurai
mais j'obéis, je montai dans le Champ en voiture, et en moins de 16 jours j'avois fait quatre
cents lieues!

Résolue d'entrevoir tout à fait dans le plan de conduite que mes respectables amis
m'avoient tracé, j'eus soin lorsque j'écrivis à ma fille qui étoit bien loin de Stagenius que
j'étais venue à Paris de traiter avec ménagement tout ce qui avoit rapport à son mari,
je pris à tâche au contraire d'ouïr mes remontrances, esperant ainsi par cette réserve envers
mon gendre, et une sévérité étudiée envers ma fille, acheter de les rapprocher. Je sens
vivement, j'exprime avec énergie, souvoit même hors de mesure: mais cette fois c'étoit une
combinaison à laquelle je me laissais aller au delà de ma véritable pensée et d'autant plus
facile aisément que j'agissais dans un but que je croyais utile. D'une démarche réfléchie
je faisais une faute grossière, d'un acte de désespoir un crime épouvantable. Ce sont les
lettres que j'ai écrites dans de pareilles dispositions d'esprit, et pour mon enfant, ce sont
ces reproches outrés, qu'à dessein je lui adressais, que son mari cherche aujourd'hui à
reproduire afin de s'en faire une arme contre elle: quel contraste entre cette conduite
de m^r. Auguste et celle que tenoit, alors même, ma pauvre Pamela qui dans les lettres
déchirantes qu'elle m'adressoit, cherchoit encore à pallier les torts de son mari, elle
s'efforçoit d'attribuer sa conduite à des conseils étrangers! tout en me disant de
manière à me désespérer qu'elle n'étoit que trop convaincue que son mari la détestoit,
elle m'avouoit, en même tems, qu'elle l'aimoit toujours. elle me conjuroit de cesser,
m'assuroit que, moi présente, elle seroit en état de souffrir tout soit plus encore,
et qu'elle étoit résolue, à force de résignation, à désarmer son cruel Auguste. Le malin
Mathieu donne des amies comme mes, tu seras étonnée de ma raison. Malheureuse enfant
quel noble projet, mais quelle erreur! Combien elle étoit loin de ce doute que son mari
n'aspirât qu'à se débarrasser d'elle pourvu qu'il conservât son bien.

Depuis le tems, les persécutions sont arrivées au point d'être encore plus
intolérables: Des paroles injurieuses, Des menaces le mari a passé aux violences et aux coups,
Non content de battre la femme, il la fait outrager, battu par un domestique de son
Oncle; lorsque la victime pleure, il lui répond par d'atroces ironies, par des récriminations
insultantes, par des injures les plus grossières, il la traite plus mal qu'une servante. ainsi
donc l'humiliation, l'affreux traitement, une condition misérable deviennent le prix de mes
sacrifices. Mes économies, le résultat de mes veilles, de mes honorables, mais pénibles travaux, que

J'ai prodigué jusqu'à l'impréséance pour arriver le sort de mon enfant. Ceci passera tout entier entre les mains de M^r Auguste, et l'unique partage de la mère et de la fille seront des regrets et des larmes éternelles. L'ingrat que dans mon ardeur j'ai fait tendrement adopter pour mon fils, et que je regardais comme un soutien et ma seule allée par toutes les genres de souffrances, il ne me rendoit aucun appui, mon amant même lui a semblé un peu facile, mais il s'est trompé, la perdition de ce que j'ai de plus cher a trompé mon amant même, je serai forte, invincible pour les infortunes de ma fille, et Dieu ne m'abandonnera pas.

C'est dans ces crises de malheur que j'attends du ciel la force de l'ame, du coeur et de l'éloquence de mon avocat, le triomphe de la vérité; et des magistrats la justice, et la protection qu'ils accordent toujours à l'innocente et à la faible.

Gu. Branchu

(Comme sa passade avec Bouquaste avait été gardée bien secrète, le célèbre chanteur ne craignoit pas d'affirmer sa ferouche vertu. La Branchu fut une des femmes les plus menteuses de son temps et les plus passionnées.)